

ɩienne. Voy·ge en Icarie.

ge de M. Mayeux en Icarie.



VOYAGE

DE M.

MAYEUX EN ICARIE

Ses aventures curieuses dans le pays de M. Cabet.

N. B. Le portrait de M. Mayeux étant très-répandu, nous avons préféré donner au public le portrait de M. CABET, beaucoup moins connu.

— « Tonnerre de Dieu! Vive la République! Me voilà enfin sur le sol Français, N... de Dieu!

Ah! Monsieur Cabet, quelle amère ironie que votre livre *sur l'Icarie!* Je viens de faire un voyage dans ce si merveilleux pays... J'ai vu les hommes et les choses de l'Icarie, et je n'ai point non plus dédaigné de laisser flâner mes regards sur les femmes de la localité... Hé bien, je vous en donne ma parole d'honneur, Monsieur Cabet, et, vous me croirez si vous voulez, j'en ai suffisamment comme cela! Merci!...

Laissez-moi vous narrer mes impressions de voyage.

Le 1er juillet 1847, je pars pour l'Icarie. Après une longue traversée j'aborde à la frontière du pays, et j'arrive droit à Camiris (prononcez Canaris).

J'ôte mon chapeau, et je lève les bras au Ciel en m'écriant: « Je te salue, ô terre de liberté! — Un Monsieur s'approche de moi et me regarde avec curiosité. — J'avance... Il se place devant moi, et d'une voix qui n'appartient qu'à l'institution de la gendarmerie: « On ne passe pas! me crie-t-il. »

— « Pourquoi?

— « Çà, me dit-il, en me frappant sur *l'humérus.*

— « Je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'y a pas de contrebande.

— « Savez-vous lire?

— « Oui.

— « Regardez ce poteau.

Je regardais et je vis tracés, en lettres majuscules, ces mots terribles : « *Les bossus n'entrent pas ici!* ».

J'étais vexé! Faire trois mille lieues pour se voir fermer la porte au nez! aussi la moutarde commençait furieusement à m'y monter (au nez)... lorsque soudain une idée me vint : — « J'ai une lettre de recommandation de Monsieur Cabet. »

Le gendarme se découvrit. — « Entrez, noble étranger, me dit-il avec empressement... Les lettres de Monsieur Cabet sont ici des billets de faveur. »

Je fis un pas... — « A propos, me dit-il, parlez-vous la langue Icarienne?» — «Pas beaucoup, répondis-je, mais je sais le bas-breton. » — « Ça suffit, passez au bureau. »

— « Comment au bureau!

— « Sans doute : on paie six mois d'avance ici.... (V. page 6.) Chez le montagnard icarien l'hospitalité se vend, mais ne se donne pas pour rien!

— « Combien? fis-je.

— « Trois cents guinées.

— « N.. de Dieu! je suis volé! Ne pourrait-on pas arranger çà pour 32 fr. 50 c.?... Je suis un ami de M. Cabet.

— « Allons, passez, farceur, me dit le gendarme. — Et me voilà en Icarie. Malgré la politesse exquise du gendarme, que l'on m'a dit être un consul, j'aime encore mieux nos *gabelous* de Paris.

Je donnai mes 32 fr. 50 c. — Ah çà! mais..., dis-je, il ne me restera pas même de quoi faire cirer mes bottes, N.. de Dieu!

— « Naïf étranger, tout est à l'œil en Icarie; on est logé, chaussé, blanchi, nourri, habillé, médicamenté, ciré et frisé aux frais du gouvernement. (Page 6.)

— « N.. de Dieu! fis-je, l'Icarie a du bon! De Camiris (lisez Canaris), je m'embarquai directement pour Icara sur un bateau à vapeur. Il allait avec la rapidité de l'éclair (p. 8) ; je m'inquiétai et

m'écriai : Ah çà, mais, N.. de Dieu ! nous allons sauter ; il y a des dames ici, prenez donc garde !

— « Il n'y a pas de danger, me répondit le pilote, M. Cabet l'a défendu. » (P. 8.) Je fus donc immédiatement rassuré.

— « M. Cabet, hasardai-je un instant après, a-t-il inventé quelque chose contre le mal de mer ? (P. 8.)

— « Certainement, me fut-il répondu, et le *soigneur* me présenta une boîte de bonbons de Malte.

Mon mal redoubla.... « Ah ! m'écriai-je en me tenant le front, quelle affreuse invention ! vos bonbons ne me guérissent guère. » — « Monsieur n'est pas Icarien ? me dit le *soigneur.* » — « Non pas.... » — « Voilà l'affaire ; ces bonbons ne guérissent que les Icariens ! »

Après avoir pris une diligence (*Staramoli*) (p. 11), qui ne devait pas verser, toujours parce que M. Cabet l'avait défendu, je fis mon entrée dans la ville d'Icara, ainsi nommée parce qu'elle est la capitale de l'Icarie, pays d'Icar.

Je fus quelque peu humilié d'être conduit, à mon arrivée, à l'hôtel *des Provinciaux.* Il suffit pourtant de voir ma mine pour comprendre que je n'ai jamais fréquenté que Paris, la capitale du bon ton et le séjour des belles manières.

Enfin, n'importe, me voilà installé dans ma chambre. J'avais faim et je demande des aliments.

— « Que désire Monsieur ?

— « Ah ! c'est vous qui êtes le domestique.

— « Domestique vous-même, dites donc ! Je suis un citoyen préposé au service des aliments. En Icarie, il n'y a pas de domestique. (p. 28.)

— « Eh bien, citoyen, donnez-moi des haricots blancs à l'huile.

— « Nous n'en tenons pas à Icara.

— « Comment !

— « Non : Monsieur Cabet les a défendus à cause.... à cause des inconvénients.

— « Alors donnez-moi des asperges.

— « C'est qu'il y a un autre inconvénient. Vous n'avez donc pas lu le chapitre de M. Cabet, sur les odeurs ? » (P. 57.)

J'indiquai au citoyen un nombre de plats infinis, et, à chaque nom, le citoyen me fit une objection. J'étais comme Sancho dans l'île de Bataria.... J'étais furieux !

— « N.. de Dieu ! apportez-moi ce que vous voudrez.

— « Bien, je vais vous chercher un aliment icarien qui joint l'*utile* à l'*agréable.* » (P. 53.)

Et le drôle me servit une espèce de brouet noir au *cho'ca* qui eût

fait le régal d'un Spartiate, mais qui fit faire la grimace à un habitué *des Frères Provençaux*.

Ajoutez à cela qu'un abominable orgue de Barbarie, pendant que j'avalais mon brouet, grinçait à mes oreilles l'air du Banquet des *Girondins icariens :* la musique, pendant le repas, est une des conditions de la république icarienne. (P. 54.)

Après ce maigre festin, je voulus fumer un cigare.

— « Est-ce que vous êtes malade? — « Non vraiment.

— « Alors, monsieur, vous ne pouvez pas fumer!

— « Et la raison?

— « M. Cabet l'a défendu, à moins que l'on ne soit malade, et encore faut-il pour cela une permission de médecin (p. 120).

La nuit étant venue, je voulus sortir. J'avais aperçu quelques Icariennes, abritées sous de grands chapeaux de paille, j'en conclus qu'il y avait des modistes. Je m'informais de la rue Vivienne de l'endroit, et je m'y rendis. Ah bien oui! pas une seule boutique (p. 34 et 45). Je rentrai à l'hôtel, il était près de dix heures; je voulus mettre en note quelques observations de mon voyage, on vint me prier de me coucher.

— « Vous êtes bien honnête, mais pourquoi?

— « M. Cabet l'a voulu ainsi. Bonsoir, il est l'heure du *couvre feu*, et en même temps on souffla ma chandelle! (p. 108.)

N... de Dieu! j'étais furieux, je rêvai toute la nuit de monsieur Cabet: je me le représentais sous les traits de Charles IX, et je me trouvais aussi malheureux qu'un bourgeois de Paris, la veille de la St-Barthélemy.

A cinq heures le lendemain, un citoyen vint me réveiller et me força de me lever, c'est la règle (p. 107).

Bientôt on m'apporta la *goutte* ou *le coup du matin* (p. 53). Ah! N... de Dieu! c'était du s.... chien tout pur, et je l'avoue, en toute humilité, je n'avais pas le gosier assez icarien pour avaler cela sans sourciller.

Je demandai un journal au citoyen garçon.

— « Lequel? monsieur.

— « *Le Charivari*.

— « Il n'entre pas en Icarie, Monsieur; mais nous avons *le Provincial, le Communal, le National* (p. 197).

— « Va pour *le National*... Mais c'est un véritable *Moniteur* que vous me donnez là. Je vous demande un journal qui ait une opinion.

— « Il n'y en a pas en Icarie, Monsieur... M. Cabet a ordonné que les journaux ne seraient que des procès-verbaux de séances publiques.

— « Mais... et la liberté de la presse?... fis-je.

— « Il n'y en a pas en Icarie, monsieur; M. Cabet l'a abolie (p. 197).

— « Ah! N.. de Dieu!... Alors donnez-moi un journal de *Tribunaux*.

— « Mais il n'y a pas de tribunaux, monsieur (p. 133).

— « Comment! N.. de Dieu, et les avocats?

— « Il n'y en a pas non plus.

— « Ah! fichtrrre! mais... et les voleurs?

— « Il n'y en a pas en Icarie, monsieur (p. 96).

— « Ah ça! dans quel journal raconte-t-on les accidents?

— « Il n'y a pas non plus d'accidents en Icarie, M. Cabet les a défendus (p. 43).

— « Ah! bon! » Là dessus je sors pour faire un tour de boulevard. Je marchais tranquillement, flânant, le nez en l'air, lorsqu'un monsieur se jette sur moi et s'écrie avec effroi : — « Malheureux! prenez garde, vous êtes sur un chemin de fer! » N.. de Dieu! c'était vrai, je n'eus que le temps de faire un écart de côté et le *staragomi* (p. 23) (omnibus à 40 places) passa près de moi à grande vitesse : mon pied fut légèrement froissé, j'en fus quitte pour une entorse.

N.. de Dieu! quelle idée de mettre des chemins de fer au milieu des rues; on n'aurait jamais songé à cela à Paris!

On me transporta à l'hôtel. Là un Médecin et une Médecine vinrent examiner mon tibia endolori. — « Ah! n.. de Dieu, madame, vous me chatouillez, ne me touchez pas ainsi! — C'était la Médecine qui, sous prétexte d'examiner mon entorse, me palpait la jambe avec des intentions... gaillardes.

Du reste, les deux docteurs de l'un et l'autre sexe (p. 115) furent fort embarassés; comme une entorse est un accident, et qu'il n'arrive jamais d'accident aux Icariens (p. 43), on comprend combien les Médecins doivent être peu expérimentés sur cette sorte de mal. Je les mis donc à la porte, en engageant pourtant la jeune Médecine, dont je n'avais entendu que la voix enchanteresse, et dont je n'avais pu apercevoir les traits à cause de son voile épais, à revenir me voir seule (p. 16).

Ah! N.. de Dieu! le Diable emporte les entorses!.. Heureusement, j'eus l'idée, au lieu d'avaler la goutte que l'on m'apportait chaque matin, de l'employer à des frictions. Grâce à ce remède énergique, je fus bientôt sur pied.

A quelque temps de là, comme je passais dans un jardin public, j'entendis crier : « *Au voleur!* » Mais il y a donc des voleurs en Icarie? Je regardais partout pour apercevoir ce phénomène. Alors on me montra un homme gros et gras qui était assis à l'ombre d'une haie d'aubépine en fleurs, et qui, les bras croisés, semblait s'enivrer par tous les pores des charmes de la nature et des douceurs du far-niente. Tous ceux qui passaient devant lui criaient : *Au voleur!* et lui les saluait gracieusement en leur disant : merci, mes amis.

Je m'approchai de cet original et lui dis : « Pourquoi vous insulte-t-on ainsi, qu'avez-vous donc volé?

— « Ma graisse, répondit-il laconiquement.

— « Comment cela ?

— « On me nourrit et je ne travaille pas.

— « Mais c'est un abus !

— « Je sais bien, mais que voulez-vous y faire ? Je n'ai aucune aptitude pour le travail et je suis d'un naturel contemplatif, j'étais né pour être moine. Au sortir des écoles d'Icarie, je subis un examen, et tous les professeurs furent d'accord que ma vocation était de faire des queues de bouton ; ce travail m'ennuyait prodigieusement. Un matin, je me dis : si je ne travaillais pas, qu'arriverait-il ? Rien. — Sur ce, au lieu de gagner l'atelier, j'allai dans les champs courir après les hannetons; à l'heure du dîner, je me présentai à la gamelle commune et je mangeai comme si j'avais travaillé. Je pris goût à cette manière de vivre; mais des envieux m'avaient dénoncé aux magistrats qui me firent venir et m'enjoignirent de travailler ; je répondis, en plaçant le pouce de ma main droite à l'extrémité de mon nez. — « Malheureux ! s'écria le magistrat, vous voulez donc appeler sur vous la sévérité des lois. » — « Raisonnons, répondis-je, je ne veux pas travailler ; comment pouvez-vous m'y contraindre, me mettez-vous en prison ? Il n'y a pas de prison en Icarie. » — « On vous refusera la nourriture. » — « Vous me condamnez donc à mort, et au genre de mort le plus horrible, vous qui avez aboli la peine de mort ! C'est un peu dur, et si vous mettez à exécution votre impitoyable menace, je demanderai qu'on inscrive ces mots sur mon tombeau : « Ci-gît qui fut condamné à mourir de faim pour n'a-« voir pas voulu faire des queues de bouton à perpétuité ! » Le magistrat se gratta longtemps le menton et me dit : « C'est vrai, M. Cabet n'avait pas prévu ce cas-là ; allez en paix, je vous retire mon estime ! »

Ceci me fit faire de sérieuses réflexions ; mais bientôt je n'y pensai plus. « Après tout, me dis-je, c'est l'affaire de M. Cabet ! Quant à moi, je ne dois ici songer qu'à me distraire : allons au théâtre ! Je suis curieux de connaître les spectacles de l'Icarie.

— « Je me rendis au bureau de location.

— « Je voudrais une place pour la pièce de ce soir.

— « Où demeure monsieur?

— « A l'hôtel des *Provinciaux*.

— « Désolé, vous pourrez revenir d'aujourd'hui en six semaines, et une stalle sera mise à votre disposition ». On m'expliqua alors comment à Icara les spectacles étaient gratis, mais qu'il fallait attendre son tour. Cependant, à force d'instances, j'obtins un tour de faveur. Comme je sortais, j'examinai l'affiche : on donnait *Corug*, pièce en dix-huit cachots et en prose ; ce titre m'intrigua vivement, aussi j'arrivai de bonne heure. Déjà la salle était pleine, et sur la toile il y avait écrit en grosses lettres : *On ne siffle pas ici* ; ceci m'étonna un peu, et j'en demandai

l'explication à mon voisin : « Et quand les acteurs sont détestables, m'écriai-je ?

— « Monsieur, ils sont excellents.

— « Je n'en doute pas; mais enfin il pourrait s'en trouver un mauvais.

— « Impossible, citoyen, M. Cabet l'a défendu (p. 223.)

Au moment où la pièce commença on leva le lustre, et la salle fut plongée dans la plus profonde obscurité.

— « En voilà pour toute la soirée, me dit mon voisin.

— « Ah bah !

— « Oui toute la pièce se passe dans des caves et dans des cachots ; par conséquent, on supprime les lumières. (p. 226.)

— « Je croyais que le théâtre Icarien avait la prétention d'éclairer le peuple.....

Ici mon voisin me fit charitablement observer qu'en Icarie le calembourg était puni de *bannissement*. Je me le tins pour dit et j'écoutai la pièce.

Ah ! N.. de Dieu, quand j'y pense, j'ai des pandiculations dans la machoire. C'était amusant comme le Code d'instruction criminelle, c'était une affreuse macédoine de *Gaspardo le pêcheur* et de *la Pie voleuse*. Au huitième cachot j'étais endormi du sommeil des justes. Je rêvai que j'étais aux Folies-Dramatiques, et un songe bienfaisant fit apparaître devant moi toutes les adorables filles qui avaient embelli mon printemps. Ce tableau me poursuivait encore lorsque je quittai le théâtre.

Le souvenir des actrices des Folies-Dramatiques m'avait enflammé, N.. de Dieu ! Je me sentais le Mayeux d'autrefois, le Mayeux faisant des traits à sa femme, emportant d'assaut les beautés du Vauxhall et de Tivoli, fréquentant les bois de Romainville... Ah, N. de Dieu ! j'étais tout chose !

En Icarie je n'avais pas d'agrément avec les femmes, et vous allez le comprendre ! Toutes les jeunes filles sont chastes, toutes les épouses sont fidèles et ne cherchent pas de plaisir sans leur mari. (p. 142-143.)

— « Pas possible !!!

— « C'est l'exacte vérité, c'est M. Cabet qui l'a dit ; d'ailleurs elles travaillent dans des ateliers nationaux toute la journée ! (p. 136.)

— « Mais le soir ! les bals !.....

— « Ah pour les bals, c'est différent. Ecoutez... un soir je m'introduisis dans une réunion dansante. Les jeunes beautés de l'endroit étaient là rassemblées en grande toilette.... ; suivant l'usage du pays, les bijoux étaient en chrysocale, les marabouts en plumes artificielles, quant aux robes, on avait oublié de les décolleter, il est vrai quelles sentaient horriblement le patchouli. (p. 57.)

Néanmoins, je fis bonne contenance, je tendis le jarret et j'allai in-

viter, pour la première, une jeune fille qui n'avait qu'un œil, mais quel œil, N.. de Dieu! (p. 27.)

« Présomptueux étranger, me répondit-elle, en tournant son œil vers moi, connaissez-vous la danse de cet endroit?

— « Je possède, fis-je, en chiffonnant mon jabot, la cachucha parisienne et le fandango de l'Élysée Ménilmontant.

— « Pouah! dit la belle, nous ne dansons ici que des danses de caractère. (P. 203 et suivantes.)

Je me retirai à l'écart, et j'observai la contredanse... tout ce que j'y pus comprendre, c'est que je n'y comprenais rien; on m'expliqua plus tard que les danseurs icariens, dans leurs ébattements folâtres, avaient voulu représenter l'*invention du métier à la Jacquart!* Fichtrre!

En sortant du bal, je crus reconnaître ma Médecine; sa figure, ombragée par un vaste chapeau et par un voile épais, était toujours impénétrable aux regards! — mais quelle voix enchanteresse! Ah N.. de Dieu! Je la suivis aux risques de me faire casser le cou, vingt fois, par les *staragomi*.... Enfin, je parvins à connaître son adresse! Quelques jours après, je tombais à ses genoux..... et j'écartais son voile!

Malédiction!!!!

— « Quoi!

— « C'était elle!

— « Qui?

— « Ma femme, que j'avais fuie en quittant Paris et que je retrouvais en Icarie. Ouff!

Je m'élançai dans un ballon, et quatre mois après j'étais à Paris.

1, *Rue de Sorbonne*, 1.

MAYEUX.	CABET.
ICARIE.	ICARIE.
CABET.	MAYEUX.

Paris. — Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins, près le Pont-Neuf.

